

ALIBIS

LE VOLET EN LIGNE

Polar, Noir & Mystère

Au sommaire:

- 145 **Camera oscura (xx)**
Christian Sauvé / Daniel Sernine
- 166 **L'Académie du crime**
Norbert Spehner
- 172 **Encore dans la mire**
Marie Claude Mirandette
Richard D. Nolane
Jean Pettigrew
Norbert Spehner
François-Bernard Tremblay

N° 20

L'ANTHOLOGIE PERMANENTE DU POLAR

Gratuit

ALIBIS

Polar, Noir & Mystère



N° 19 L'ANTHROPOLOGIE PÉRIODIQUE DU POLAR 7,95 \$

Abonnez-vous !

Abonnement (régulier et institution, toutes taxes incluses) :

Québec : 28,49 \$ (25,00 + TPS + TVQ)

Canada : 28,49 \$ (26.88 + TPS)

États-Unis : 27 \$US

Europe (surface) : 32

Europe (avion) : 35

Autre (surface) : 40 \$

Autre (avion) : 46 \$

Les propriétaires de cartes Visa ou Mastercard à travers le monde peuvent payer leur abonnement par Internet.

Toutes les informations nécessaires sur notre site :

<http://www.revue-alibis.com>

Par la poste, on s'adresse à :

Alibis, C.P. 85700, Succ. Beauport, Québec (Québec) G1E 6Y6

Nom : _____

Adresse : _____

Veuillez commencer mon abonnement au numéro :

Alibis est une revue publiée quatre fois par année par **Les Publications de littérature policière inc.**

Ces pages sont offertes gratuitement. Elles constituent le *Supplément en ligne* du numéro 20 de la revue **Alibis**.

Toute reproduction – à l'exclusion d'une impression unique en vue de joindre ce supplément au numéro 20 de la revue **Alibis** –, est strictement interdite à moins d'entente spécifique avec les auteurs et la rédaction.

Les collaborateurs sont responsables de leurs opinions qui ne reflètent pas nécessairement celles de la rédaction.

Date de mise en ligne : septembre 2006

© **Alibis et les auteurs**



Refrain familial après des années d'expérience : l'été, le *blockbuster* hollywoodien prend toute la place, envoyant les films respectables se réfugier sous le ciel plus clément de l'automne. Profiter du cinéma à suspense durant la période estivale n'est pas impossible, mais il faut adapter ses attentes, espérer des anomalies et se réfugier au vidéoclub pour rattraper ce que l'on a manqué le reste de l'année.

Le contenu de cette édition de *Camera oscura* est donc l'un des plus variés (et des plus costauds !) que nous ayons offert : film québécois bilingue, nanars d'action, films de réalisateurs reconnus, documentaires, comédie meurtrière, œuvres étrangères et films indépendants se bousculent à notre table des matières. Les vacances estivales ? Pas pour vos chroniqueurs !

Parlez-vous *buddy movie* ?

L'idée est tellement évidente qu'il y a lieu de se demander pourquoi il a fallu attendre jusqu'en 2006 avant d'en voir la réalisation : un thriller policier canadien tourné « en langue naturelle ». Un *buddy movie* bilingue, quoi. Ajoutez des acteurs bien connus comme têtes d'affiche, des comédiens dans des rôles de soutien, une intrigue tournoyant autour du monde du hockey, et vous obtenez un produit prometteur : **Bon Cop, Bad Cop**. Pur génie.

Ça aurait pu très mal tourner. Mais le résultat final est à la hauteur des attentes créées par les prémices, en grande partie grâce aux trois vedettes du projet : le réalisateur Éric Canuel, revenant au thriller après **Le Dernier Tunnel** ; Patrick Huard, jouant un policier québécois décontracté ; et Colm Feore, incarnant un policier ontarien initialement plus *straight* que la réputation de Toronto. C'est grâce à Canuel que l'action bouge aussi rapidement,

mais ce sont les réparties entre Huard et Feore qui font qu'on a un tel plaisir à regarder ce film. Policiers typiquement mal agencés, ils sont obligés d'unir leurs forces à la suite d'un meurtre commis à la frontière Ontario/Québec.



146

Ceux qui sont familiers avec les conventions du *buddy movie* seront tout à fait amusés par la manière dont **Bon Cop, Bad Cop** vogue allègrement d'une situation convenue à une autre, utilisant l'intrigue habituelle de ce type de film pour cabotiner et explorer la relation entre ses deux protagonistes policiers. De nombreuses blagues spécifiquement canadiennes (« Tu ne peux pas le laisser dans le coffre ! » « *Why not ? It's a Québec tradition.* »), de nombreux clins d'œil au monde du hockey et des rôles secondaires remarquables pour Louis-José Houde (comme coronaire enthousiaste) et Rick Mercer (satirisant Don Cherry) ne font qu'accroître l'intérêt du film.

Ce n'est pas un secret : le cinéma québécois est généralement plus près de son public que le cinéma canadien-anglais. Avec **Bon Cop, Bad Cop**, on voit ici la recette populiste québécoise appliquée à un produit destiné au reste du pays. Le moins que l'on puisse dire, c'est que le résultat en a surpris plus d'un (lettre publiée dans le *Toronto Star* : « *It's about time that Canada made a mainstream, mass appeal movie like **Bon Cop, Bad Cop.*** »). Le film reste certainement consacré à son public du début à la fin, n'hésitant jamais à exploiter un cliché ou un stéréotype facile. Le résultat est parfois un peu trop évident (L'Ontarien sérieux ?

Original...), trop ridicule (« Buttman » ? « Arbusto » ?), trop flamboyant (la bataille sur les ondes) mais jamais moins qu'amusant. Seule la finale abrupte, privée d'un épilogue qui aurait permis de boucler certaines idées, montre les limites du budget du film et trahit un peu la bonne volonté du spectateur.

On ignorera volontairement les aspects les plus problématiques du scénario, qui tient à peine la route lorsque vient le moment de s'intéresser aux aspects procéduraux ou bien à la vraisemblance de l'intrigue. Le plaisir du film n'est pas là, mais bien dans les scènes individuelles, les dialogues volant d'une langue à l'autre, ou le plaisir indéniable d'un film fait sur mesure pour un public canadien. Les bilingues bien versés dans les deux cultures seront particulièrement choyés par un réalisme linguistique quasi parfait. Vu dès sa sortie au centre-ville d'Ottawa, **Bon Cop, Bad Cop** a récolté des tonnerres de rire d'une foule qui semblait profiter du film sans l'aide des sous-titres.

Heureusement, **Bon Cop, Bad Cop** semble avoir trouvé sa cible, demeurant au sommet du box-office québécois pendant cinq semaines. Si le public canadien-anglais a été un peu plus réservé, le film est quand même demeuré au Top-10 canadien pendant quelques semaines (déjà une rareté, si l'on se fie à l'exemple d'autres œuvres « domestiques » telles **Foolproof** et **Men With Brooms**) et a récolté sa part de bonnes critiques. Il y aura donc une suite, et peut-être même deviendra-t-il un exemple à suivre pour le cinéma canadien.

147



Le spectateur a toujours raison

Un des aspects les plus particuliers de Camera Oscura est le besoin d'accommoder une grande diversité d'intérêts lorsque vient le moment de parler de cinéma à suspense. Le cinéma noir, ce n'est pas que l'astuce méticuleuse de **Rear Window**, la fresque historique de **L.A. Confidential** ou les méditations criminelles de **The Godfather** : c'est aussi le film d'action de série B, le film d'arts martiaux ou le film d'horreur dégoulinant. Si des spectateurs trouvent leurs frissons dans des films moins « respectables », qui sommes-nous pour les ignorer ?

Ce qui explique pourquoi Camera Oscura s'intéresse parfois à des films tels **Banlieue 13** ou bien **The Protector**, des films d'action étrangers aux intrigues qui seraient inacceptables sous forme écrite. Le cinéma ne fonctionne pas de la même façon que la littérature, et les différences entre la grammaire cinématographique et les valeurs narratives de la prose sont rarement aussi bien illustrées que par le cinéma d'action.



Banlieue 13 [District B13], par exemple, peut se réduire à une démonstration légèrement romancée de l'art du *parkour*, cette discipline sportive permettant de se déplacer avec élégance dans des environnements urbains. Les adeptes du *parkour*, à commencer par David Belle (qui partage la vedette du film avec Cyril Raffaelli), sautent de toiture en toiture, naviguent à travers les fenêtres, bondissent sur les murs et dévalent les escaliers à une allure démente. Le scénario, coécrit par Luc Besson, est à la fois ridicule et prévisible (surtout lorsque les préjugés anti-

autoritaires de Besson reviennent à l'avant-plan), mais c'est l'énergie du film qui charme d'un bout à l'autre. Belle et Raffaelli font un duo du tonnerre, et les scènes d'action sont à couper le souffle. Le cinéma d'action français est promis à un bel avenir s'il peut prendre des leçons de **Banlieue 13**... surtout s'il s'agit de laisser Besson loin du scénario. Mieux encore, le film n'est pas que du bonbon : son propos social a de quoi faire réfléchir au sujet des anxiétés françaises devant les banlieues hors contrôle.

Mais il n'y a pas de tels sous-entendus sociaux dans **The Protector** [**L'Honneur du Dragon**], un film d'arts martiaux qui préfère suivre un adepte du Muay Thai alors qu'il cherche à venger l'assassinat de son père.



Photo: The Weinstein Company

Intrigue conventionnelle, mais encore là il faut reconnaître que le scénario n'est qu'un fil conducteur entre les séquences d'action. Et les férus seront comblés : non seulement **The Protector** constitue une nette amélioration par rapport à son prédécesseur **Ong Bak** sur pratiquement tous les plans, c'est également un film qui laisse à Tony Jaa tout le loisir de démontrer ses prouesses physiques. Certains comparent déjà Jaa à Jackie Chan, Jet Li ou même Bruce Lee, ce qui n'est pas tout à fait exact... mais la comparaison donne une bonne idée du registre dans lequel Jaa évolue. La séquence la plus mémorable du film est un long plan continu de quatre minutes (!) durant lequel Jaa triomphe d'une multitude d'ennemis alors qu'il grimpe au sommet d'un long escalier en spirale : une séquence tout à fait ahurissante qui montre bien la différence entre l'audace parfois démente des films d'action asiatiques comparé au poli technique des œuvres américaines. Le reste du film comporte sa part de moments forts, en autant que l'on est un fana d'arts martiaux. **The Protector** ne s'adresse pas à tous, mais il plaira énormément à ceux qui sont prédisposés à apprécier ce genre de choses.

La même rengaine s'applique également à **Crank** [**Crinqué**], une œuvre qui est au film d'action ce que la série **Saw** est à

l'horreur : des prémices astucieuses, une réalisation nerveuse, un acteur capable de retenir l'attention... mais un impact qui s'estompé dès le générique de la fin, et une vague impression d'avoir été floué. Mais ça, c'est après le film, parce qu'il est pratiquement impossible de penser pendant que le tout se déroule devant nos yeux. Les premières minutes donnent le ton avec un point de départ à mi-chemin entre **D.O.A.** et **Speed** : un assassin professionnel découvre qu'il a été empoisonné, et que la seule manière de retarder le poison est de maintenir son adrénaline à des niveaux dangereux. S'il ralentit, il meurt.

Si vous pensez voir là une métaphore des films d'action, vous avez raison. **Crank** a au moins le mérite de rendre littéral un principe fondamental du cinéma de série B : si le spectateur cesse de porter attention, le film échoue. Ici, le duo



Photo : Lionsgate Films

Nevelandine/ Taylor multiplie les astuces pour entretenir l'action et, pendant un moment, le tout fonctionne bien : la multiplicité de techniques cinématographiques employées pour *crinquer* le film rappellera des œuvres aussi frénétiques que **Domino** et **Running Scared**. Ce rythme rapide et spectaculaire parvient même à masquer le fait que c'est loin d'être le meilleur traitement qu'on aurait pu faire de ces éléments : le film est vide, parfois maladroit et pourvu de nombreux moments répugnants. Mais, comme lors de la lecture d'une bande dessinée particulièrement bien réalisée, on se laisse emporter sans grands scrupules. Ça reste pour les connaisseurs, surtout.

Chose certaine, **Crank** n'est pas le seul film du trimestre à s'adresser carrément à un public vendu d'avance. Le troisième volet de la série **The Fast and the Furious, Tokyo Drift** [**Rapides et dangereux : Tokyo Drift**] ne s'embarrasse pas de subtilités ni même de cohérence pour fournir une injection d'adrénaline aux fans des deux premiers films. En quelques minutes, notre vaillant protagoniste américain est dépêché à Tokyo où il aura tôt fait de sombrer dans l'univers interlope de

la course automobile locale, spécialisation *drifting*. Heureusement pour les spectateurs (surtout mâles) de la série, ces courses *underground* ont l'air d'une convention d'*anime* avec des automobiles bariolées et des filles spectaculairement vêtues.

Il y a une intrigue criminelle au sujet des Yakusa, mais encore là, il faut revenir aux éléments essentiels du film : les automobiles. C'est là que **Tokyo Drift** reste particulièrement efficace, offrant des scènes de conduite impressionnantes, quelques courses mémorables, plusieurs moments fort jolis (dont une démonstration romantique du *drifting*) et toute l'expérience qui a assuré le succès de **The Fast and the Furious** jusqu'ici. Dans son ensemble, **Tokyo Drift** est même plus réussi que le deuxième volet de la série. Ceci dit, le public du film s'identifiera à la simple vue de la bande-annonce : l'assistance plus générale n'y trouvera rien de particulièrement saisissant.

C'est un processus similaire d'identification qui déterminera si vous verrez éventuellement **Snakes on a Plane** [Serpents à bord], un thriller pleinement décrit par son titre. Tenez-vous vraiment à un résumé de l'intrigue ? Il y a des serpents. Il y a un avion. Il y a des serpents dans un avion. Que demander de plus ? Grâce à son titre, le film est devenu un gag Internet longtemps avant sa sortie. Mais les connaisseurs en thrillers étaient en droit de s'attendre à quelque chose d'intéressant en sachant



Photo: New Line Cinema

que Samuel L. Jackson figure en tête d'affiche, et que le réalisateur David Ellis (à qui on doit le petit bijou **Cellular**) est aux commandes du film. Combiner deux terreurs en une seule situation a un certain piquant, mais le film n'oublie pas que c'est avant tout un nanar délibéré : les péripéties ridicules s'enchaînent, et le réalisateur prend un malin plaisir à attaquer ses acteurs avec des serpents aux crocs visant des parties anatomiques particulières. Comme dans tous les films du type, une partie du plaisir est de voir quels passagers survivront aux péripéties. Ceci étant un thriller aérien, il va sans dire que les pilotes ne survivront pas au voyage... et que quelqu'un s'improvisera pilote de fortune.

Bref, ce n'est pas du grand art, mais c'est du divertissement continu. Étant donné les attentes provoquées par le titre, c'est un réconfort de pouvoir dire que le résultat est un thriller acceptable, bien ficelé malgré quelques problèmes ici et là. Imaginez un film de série B intitulé **Snakes On A Plane**, et rassurez-vous en vous disant que le film est exactement ce que vous avez imaginé. Jusqu'à un certain point, il est impossible de livrer une meilleure critique.

152

Réalisateurs et réalisations

Outre les titres s'adressant au public habituel des films d'action, l'été 2006 a quand même vu le retour au grand écran de deux réalisateurs reconnus pour leur travail en cinéma à suspense : Michael Mann avec **Miami Vice** et Oliver Stone avec **World Trade Center** [vf]. Si Mann semble avoir calqué **Miami Vice** sur **Collateral**, **World Trade Center** est quelque chose d'assez inusité pour Stone. Malheureusement, c'est aussi un des films les moins intéressants de sa carrière.

Il faut se souvenir que, même quinze ans plus tard, la réputation vaguement sinistre d'Oliver Stone pour une bonne partie de la population américaine est toujours associée au film **JFK**. Des œuvres comme **Nixon** n'ont rien fait pour rehausser son image : au mieux, on l'accuse d'être révisionniste ; au pire, c'est un *crackpot* féru de théories de conspiration. À l'annonce de sa participation au projet **World Trade Center**, plusieurs cinéphiles américains ont sauté aux conclusions pour affirmer que Stone allait sans doute livrer un ramassis de controverses.

Mais le résultat final est tout autre, et on se surprend à espérer mieux. Regard sur les événements du 11 septembre 2001 selon le

point de vue de deux hommes coincés sous les décombres d'une des deux tours effondrées, **World Trade Center**, inspiré de faits réels, passe d'une première demi-heure puissante à un téléfilm de la semaine.

Le problème ne se trouve pas dans le premier acte. Stone est particulièrement habile à dresser le portrait d'une journée ordinaire basculant dans l'horreur. Les efforts des secours précédant l'effondrement des tours sont empreints d'une bonne tension, et la recreation historique est d'une fidélité exemplaire. L'effondrement des tours est réalisé à la manière d'un cauchemar soudain, point culminant d'une atmosphère oppressive qui domine toute la première section du film.

Mais cette tension a vite fait de se relâcher, puis de disparaître pendant le reste de **World Trade Center**. Une fois nos protagonistes sous les décombres, la structure du film n'est pas très différente de ce que l'on pourrait attendre



Photo : Paramount Pictures

d'une intrigue décrivant un groupe de mineurs dans une mine effondrée, ou des victimes d'un tremblement de terre. Un conseil avant de voir le film : assurez-vous de tolérer les gros plans de Nicolas Cage avec une moustache, parce qu'il y a peu d'autres choses à se mettre sous la dent. Les secours étant inévitables, la seule tension du film est de savoir combien de temps le supplice durera... pour le spectateur.

Pire encore : le film évite intentionnellement toute controverse, se réfugiant avec fanfare dans les platitudes habituelles au sujet de la famille, l'Église, le devoir et l'esprit d'entraide des cols bleus américains. Le mot « terroriste » est à peine prononcé, et les apparitions de Bush à l'écran, par du matériel d'archives, semblent choisies pour éviter toute réaction. Au visionnement de ce film, gauche et droite américaines seront unies dans un même ennui.

D'où l'ironie principale de **World Trade Center**, le film le plus inoffensif de la carrière d'Oliver Stone : un simple téléfilm fait sur mesure pour l'Amérique profonde, comme si – cinq ans

plus tard – il fallait toujours aborder le sujet avec des pincettes. L'argument « Il est trop tôt pour en parler honnêtement » n'est plus particulièrement crédible depuis la sortie récente d'**United 93**, un film beaucoup plus réussi qui n'a pas eu peur de confronter l'événement avec une franche audace. Peut-être qu'Oliver Stone retournera éventuellement au 11 septembre 2001 avec un peu plus de verve. En attendant, on doit se contenter d'une œuvre bien ordinaire.

Miami Vice : dans le (Néo-)Noir

La critique a été plutôt mitigée pour cette impressionnante production, qui est fidèle à la série télévisée sans pour autant nous ramener vingt ans en arrière. Je crois néanmoins que les deux principaux reproches ne tiennent pas pour un spectateur qui avait suivi la série culte. Pour lui (pour moi, du moins), le fait que les personnages ne soient pas présentés (leurs antécédents, etc.) n'est guère pertinent puisqu'on connaît leur histoire, leurs origines. Elles collent aux noms de Sonny Crockett et de Ricardo Tubbs, même si Colin Farrell et Jamie Foxx ont assumé les rôles. Quant au reproche d'une intrigue compliquée et confuse, eh bien, pour ma part je l'ai suivie sans trop de mal – c'est certain qu'elle requiert une attention soutenue.

Pour repérer une taupe qui a causé la mort de quelques agents du FBI lors d'un traquenard, Crockett et Tubbs acceptent d'infiltrer l'organisation d'un trafiquant colombien basé à Haïti, Arcángel Montoya. Se faisant passer pour des contre-



bandiers, ils gagneront difficilement sa confiance à titre de transporteurs, mais lorsque Crockett s'entichera de la banquière/compagne du narcotraffiquant, la Sino-Cubaine Isabella (avec des intentions pas claires, j'avoue que ceci aurait pu être creusé davantage), la corde raide de nos agents doubles deviendra encore plus précaire. En particulier lorsque les destinataires d'une cargaison modifieront les termes de la livraison en kidnappant

Trudy, la conjointe de Tubbs, et quand le lieutenant de Montoya décidera de lui révéler qu'il est cocu.

Le film a été écrit et scénarisé par Michael Mann (**Heat, The Insider**); Mann était jadis le producteur exécutif de la série télé qui avait fait les beaux jours d'Armani, de Versace et de Rayban. On y retrouve le mélange d'action, de suspense, d'exotisme tropical et de moments « d'ambiance » qui constituaient la marque de **Miami Vice [Deux flics à Miami]**. Les poursuites, autre marque de commerce, n'impliquent jamais des véhicules d'occasion, c'est le moins qu'on puisse dire. Vous verrez entre autres un modèle d'avion dont probablement seuls les experts connaissaient l'existence.

Dans un registre taciturne qui avait tout pour me plaire, je suis pleinement satisfait du jeu de Jamie Foxx (vu dernièrement dans l'excellent **Jarhead**) et de Colin Farrell (vu récemment dans l'aussi laconique **New World** de Terrence Malick). On retrouve plusieurs des personnages secondaires, Trudy et Gina (sans leurs coiffures disco), Zito et Switek (sans leurs chemises hawaïennes), le lieutenant Castillo devenu un Noir plutôt qu'un Latino, mais il faut le générique pour nous confirmer leur identité. Et la coiffure de Colin Farrell est pas mal mieux réussie que dans **Alexandre le Grand**!

Coup de chapeau enthousiaste à la musique, interprétée par des artistes contemporains (dont Moby), y compris certaines chansons popularisées par l'émission des années 80, dont l'emblématique **In the Air Tonight** de Phil Collins. [*Daniel Sernine*]

Palette documentaire

Le cinéma populaire étant surtout un médium consacré à la fiction, il n'est peut-être pas surprenant d'être frustré devant notre manque de vocabulaire lorsque vient le moment de discuter de films d'inspiration réaliste. Si votre librairie contient de multiples sections autres que celles consacrées à la fiction, votre vidéoclub se contente sans doute d'une série de tablettes pour « documentaires ». Mais il existe plusieurs façons de documenter la réalité, et le regain d'intérêt récent pour les films basés sur des faits réels est peut-être en train de souligner le besoin de distinctions plus fines pour parler de ces choses.

Un passage récent au vidéoclub, par exemple, vous permettra de revenir à la maison avec **Gunner Palace** et **Why We Fight**,

deux très bonnes œuvres classées dans une même catégorie malgré des approches fort différentes.

S'il y a un authentique documentaire dans ce duo, c'est bien **Gunner Palace** [voa], un film présentant les aventures de soldats américains stationnés en Irak entre 2003 et 2004. Pratiquement

dépourvu de matériel contextuel, **Gunner Palace** est un amas d'images tournées sur place, d'entrevues avec d'humbles soldats, d'extraits musicaux, de regards candides sur l'après-victoire américaine et le début de l'insurrection irakienne.

Le manque de fil conducteur narratif fait en sorte qu'il faut porter attention pour profiter



Photo: Palm Pictures

du matériel que nous offrent les réalisateurs Petra Epperlein et Michael Tucker. L'effet final est celui d'un collage nous montrant la réalité de la vie des soldats stationnés là-bas (certains ne survivront pas au film.) Politiquement, cette absence délibérée d'interprétation fait en sorte que **Gunner Palace** est parfaitement balancé entre les préjugés de la droite et de la gauche, ce qui n'est pas une réussite mineure.

En revanche, le mot « documentaire » n'est pas tout à fait idéal pour décrire **Why We Fight** [Le Nerf de la guerre], un film qui (dans la tradition popularisée par Michael Moore) n'hésite pas à avancer une thèse et à aller chercher le matériel d'archives nécessaire pour appuyer ce point de vue. Ici, le réalisateur Eugene Jarecki tente de convaincre le public que les États-Unis sont contraints à l'action militaire pour valider leur « complexe militaro-industriel ». Mené à coup d'entrevues avec des gens ordinaires et des spécialistes en la matière, **Why We Fight** explore les liens entre la guerre, l'argent, le pouvoir politique et l'acquiescement parfois enthousiaste de la population américaine. Partiellement financé par la BBC et la CBC, **Why We Fight** s'adresse surtout à une assistance déjà convaincue de



sa thèse principale: il est peu probable que quelqu'un change complètement d'avis en voyant ce film... surtout quand Jarecki s'emporte et dresse un portrait un peu trop cohérent des interventions militaires américaines depuis 1945, laissant derrière de désagréables relents de conspiration.

Mais il ne faut pas confondre **Why We Fight** avec un documentaire purement objectif. Malgré des entrevues avec des néo-conservateurs tel Richard Perle, le film ne fait aucun effort particulier pour promouvoir le côté droit de la médaille. Ceux qui ont bien apprécié **Fahrenheit 9/11** et **The Corporation** trouveront ici amplement de bon matériel à se mettre sous la dent, au risque d'être plus conforté que documenté.

Ce qui nous ramène à notre interrogation d'origine: à quand la catégorie « Éditorial » dans les vidéoclubs?

En attendant James Bond

Le prochain James Bond sera sur les grands écrans en novembre, avec un nouvel acteur dans le rôle-titre de la série: Daniel Craig, que les lecteurs de cette chronique auront peut-être remarqué dans son rôle de soutien dans **Munich**. Mais avec son accession au rôle iconique, c'est toute la filmographie de Craig qui est repassée au peigne fin par les *Bondophiles*. Un de ces films, **Layer Cake** [voa], s'avère d'un intérêt particulier.

Le cinéma criminel britannique se porte bien depuis la sortie de **Lock, Stock and Two Smoking Barrels** en 1999, et **Layer Cake** est un autre film dans cette lancée: réalisé par Matthew

Vaughn, qui avait produit le premier film de Guy Ritchie, **Layer Cake** s'intéresse aussi au criminel anglais dans un style qui sort de l'ordinaire. Les premières minutes ne seraient pas déplacées dans un film de Martin Scorsese, alors qu'un trafiquant de drogue bien sérieux, interprété par Craig, nous explique les subtilités de son métier. Un amas de détails crédibles, des personnages intrigants et une cinématographie dynamique montrent le ton à la fois sardonique et impitoyable du film. Le reste s'enchaîne habilement, alors que le protagoniste tente de naviguer entre les écueils mortels de son métier à un moment où tout le monde semble lui en vouloir.

Mal distribué en salles, **Layer Cake** s'avère une bien belle découverte sur DVD. Ceux à la recherche d'un bon film criminel seront charmés par le résultat, et ce, jusqu'à la finale superbement ironique. Ceux qui doutaient de la présence de Craig comme Bond seront rassurés; l'acteur prouve sa capacité à jouer un personnage à la fois dur et intelligent. Si plusieurs regrettent toujours le fait que Clive Owen ne jouera pas 007, **Layer Cake** suggère qu'il y aurait eu de pires choix que Daniel Craig.



Comment rire d'un tueur en série

Il n'y a, disons-le tout de suite, rien de drôle à propos d'un meurtrier en série. Et pourtant, c'est à ce défi que s'attaque Woody Allen avec **Scoop**, un film où une jeune étudiante en journalisme convaincue de tenir son premier scoop s'entiche d'un homme qui pourrait ou ne pourrait pas être le redoutable *Tarot Killer*. Image miroir de **Match Point** à plus d'un égard (les deux films se déroulent à Londres et mettent en vedette Scarlett Johansen), **Scoop** [voa] est une comédie avec quelques moments de noirceur, alors que le film précédent d'Allen était un thriller avec quelques moments comiques.

S'il ne s'agit pas d'un des grands films d'Allen ni d'un véritable mystère policier (le ton léger du film se permet même une longue incursion dans le réalisme magique), **Scoop** reste tout de même confortablement plus intéressant que l'essentiel des œuvres



du réalisateur depuis 1990. Entre autres distinctions, Woody Allen y incarne un sympathique magicien verbomoteur, ce qui lui permet de ressusciter le personnage complexé qui l'a défini. Certaines des répliques sont fort drôles (« *I was born into the Hebrew persuasion, but when I got older I converted to narcissism* »), la première moitié du scénario est bien contrôlée et Allen réussit, contre toute attente, à bien balancer les éléments de son intrigue malgré un thème pas très drôle. Ceci dit, la finale du film dénote un peu de fiel, et certains éléments de l'intrigue restent incohérents. Mais bon : sans être essentiel, **Scoop** vous fera tout de même passer un bon moment... surtout si vous vous ennuyez du Woody Allen d'antan.

Brick

L'objet éponyme est une brique d'héroïne, enjeu d'une complexe histoire que tente de démêler Brendan, collégien qui est tout sauf un enfant d'école. Ce film de Rian Johnson, réalisateur et scénariste de trente-trois ans, est un hommage aux polars noirs de Dashiell Hammett, mis en scène sous les cieux vides et déprimants de la Californie du Sud, dans le contexte d'une *high school*, cette institution typiquement états-unienne où les étudiants ont entre quinze et vingt ans. Dans cette école (où l'on ne voit pas de profs et bien peu d'étudiants), Brendan Frye est un solitaire, mais décidément pas un *loser*. Appelé à l'aide par son ex-blonde Emily (Emilie de Ravin, la jeune femme enceinte dans la série **Lost**), Brendan comprend qu'elle est mêlée à une affaire périlleuse, qui la dépasse. En soixante heures, le jeune homme à lunettes enquête sur sa disparition, puis sur son meurtre (je ne trahis rien, le cadavre de la jeune fille est l'une des premières

images du film). Avec l'aide de « Brain », un garçon aussi brillant que lui et qui semble avoir des oreilles dans toute l'école, Brendan remonte une filière de petits trafiquants. Cette piste le mène rapidement à « The Pin », un jeune adulte qui vit encore chez sa mère mais qui constitue la source principale de drogue pour l'école et pour (manifestement) une partie de la ville. Brendan ne veut pas mêler la police à l'enquête (il a même déplacé le cadavre d'Emily pour en retarder la découverte), aussi se comporte-t-il en tout point comme un détective privé de film noir, futé, laconique, n'hésitant pas à se bagarrer (après avoir soigneusement rangé ses lunettes) et ne se laissant pas intimider par les raclées qu'il reçoit. Plusieurs archétypes du genre sont au rendez-vous, dont la femme fatale, la ravissante mais équivoque Laura. Il s'agit d'une histoire exigeante, qui ménage des révélations jusqu'à la toute fin.



En dépit d'un certain humour dans les réparties et dans quelques situations, **Brick** [voa] est absolument un film noir malgré la quasi-omniprésence du soleil. Un lyrisme indéniable se dégage de certaines scènes et une véritable maîtrise du médium cinématographique transparaît ; la caméra est volontiers ingénieuse, voire inventive.

Joseph Gordon-Levitt joue un excellent Brendan (il avait aussi excellé l'an dernier dans **Mysterious Skin** – mais je me rends compte que je ne vous ai jamais parlé de ce film bouleversant). Avec sa haute silhouette voûtée en jeans et *tee-shirt*, ses mains constamment dans les poches comme s'il avait froid, Gordon-Levitt donne à croire que l'épithète « dégingandé » a été créé pour lui. The Pin, pied-bot de vingt-six ans toujours vêtu de noir, est interprété par Lukas Haas (qui a été fort actif – mais surtout à la télé – depuis son rôle du gamin Amish dans **Witness**).

Le défi le plus remarquable de Rian Johnson est de nous faire croire à cette intrigue entièrement adulte dans un monde

d'ados où la plupart des personnages vivent encore chez leurs parents (tous invisibles, sauf une mère) à qui ils empruntent voitures et cellulaires, au besoin. Le seul adulte ayant un rôle signifiant est le vice-principal Trueman, pour qui Brendan avait une fois agi comme délateur (par amour pour Emily) et qui incarne l'autorité durant le bref intervalle précédant l'implication de la police.

Une mise en garde (j'ignore la qualité du doublage, mais je soupçonne que mon conseil vaut pour le français autant que l'anglais) : comme les dialogues sont souvent murmurés ou marmonnés, et comme l'écheveau de l'intrigue est bien serré, le recours aux sous-titres s'impose. *[Daniel Sernine]*

The Dying Gaul

À cinquante-cinq ans, Craig Lucas est mieux connu en tant qu'auteur (au théâtre) et que scénariste (il avait écrit le bouleversant **Longtime Companions**, 1990). Sa filmographie comme réalisateur est beaucoup plus courte, et c'est un peu dommage.

Ce film-ci, tiré d'une pièce de théâtre de Lucas, tourne autour d'un infortuné scénariste, Robert (Peter Sarsgaard), qui parvient enfin à vendre son premier scénario au prospère producteur Jeffrey Tishop (Campbell Scott). Le sujet dudit scénario est autobiographique, basé sur la vie et la mort récente de l'amant de Robert, victime du sida (cela se passe en 1995). À la demande du producteur, et alléché par un million de dollars, Robert trahit toutefois la mémoire de son amour en acceptant de modifier l'histoire pour que le couple tragique soit hétérosexuel. Qui plus est, il devient l'amant du producteur, lequel se révèle bisexuel. Bien que ne se doutant de rien, l'épouse Elaine Tishop (excellente Patricia Clarkson) ne reste guère passive dans son rôle de troisième point du triangle amoureux : par curiosité, faisant preuve d'une intuition remarquable, et en employant des subterfuges dont les motifs ne sont pas immédiatement clairs, elle entre dans un *chat room*



homosexuel que fréquente Robert, puis le pousse à des confidences dont les conséquences seront tragiques.

Les amateurs de polars et de roman noir savent que bien des gens cachent un squelette dans leur placard, et que l'adultère mène au crime, ou à l'intention de crime...

Peter Sarsgaard, au jeu généralement retenu, a ici des moments étonnants ; son talent méconnu ne se dément jamais (je pense par exemple à ses rôles dans **Kinsey**, dans **The Skeleton Key** et, plus récemment, dans l'excellent **Jarhead**) ; il ne déçoit guère ici. D'ailleurs, il y a du bien à dire des trois acteurs principaux, dont les rôles passent tour à tour, subtilement, du statut de protagoniste à celui d'antagoniste. Résumons en disant que personne n'est pur dans cette affaire hollywoodienne, mais nul n'est vraiment malveillant non plus – sauf un, vers la fin. Dans le dernier tiers, on se rend compte qu'on a été mené, mine de rien, au cœur d'un suspense que le soleil californien et l'élégance de la demeure du producteur n'allègent guère.

Et ce titre, le Gaulois mourant ? C'est celui du scénario en question, et d'une sculpture romaine. Leur rapport avec l'intrigue est si mince que je laisserai au personnage de Sarsgaard le soin de l'expliquer (si brièvement) au début du film... La section « Images » de Google vous en proposera toutefois une myriade de versions. *[Daniel Sernine]*

Rhinoceros Eyes

Ce petit film avait été présenté au Festival de Films de Toronto en septembre 2003 (où il avait remporté le Discovery Award), mais à Montréal il n'a été projeté (brièvement) qu'au printemps 2006. Il vient de paraître en DVD. Son réalisateur et scénariste, le Canadien Aaron Woodley (par ailleurs neveu de David Cronenberg), avait une quinzaine de courts métrages d'animation à son actif (on nous en propose d'ailleurs un sur le DVD).

Chep (Michael Pitt) est un jeune reclus qui vit et travaille dans un immense magasin d'accessoires et de costumes. Son patron, Bundy, le considère comme un « idiot savant », mais le diagnostic pourrait en être un de schizophrénie légère... En tout cas, le taciturne Chep sort peu, et exclusivement pour voir un seul et même film (une romance des années 40 en noir et blanc). Sa vie est d'ailleurs celle d'un voyeur : une multitude de téléviseurs, les fenêtres des maisons lorsqu'il revient du cinéma la



163

nuît, le salon de la résidence derrière le magasin, où un couple de vieillards, les Walnut, passe son temps à se quereller violemment...

La seule fois où le jeune homme se laisse persuader d'accompagner ses camarades de travail à un party d'Halloween, Chep porte un masque de Tor Johnson (le géant chauve et ahuri que connaissent les amateurs d'Ed Wood).

Lorsque Fran, la belle directrice artistique d'un tournage en cours, se présente au magasin pour demander quelque chose de très particulier (les yeux éponymes), Chep a le coup de foudre et lui promet la paire pour le lendemain – quitte à les voler sur le plateau du film porno qui les avait loués. La demande suivante sera plus difficile à satisfaire : une ancienne prothèse de bras en bois et en cuir – Fran ne jure que par l'authentique. Reprenant sa tête de (quasi-)monstre, Chet va voler le bras prosthétique de madame Walnut, ancienne danseuse et vieille folle (excellente Jackie Burroughs).

Pour Chep, les choses se gâteront bien avant que Fran demande un doigt coupé, car un policier (Gale Harold, vedette de la télésérie **Queer as Folk**) enquête sur les singuliers vols

d'accessoires et l'invasion de domicile subie par les Walnut. Il en vient vite à soupçonner Chep. Lequel, entre-temps, voit de plus en plus souvent des créatures imaginaires, sortes d'automates ou mannequins composites, qui commentent ses désirs et ses actes (réalisés en *stop-motion*, ils incarnent sa « petite voix intérieure » et l'incitent à passer aux actes, y compris pour remplir la commande de doigt coupé...). C'est ici que ressort le passé de cinéaste d'animation d'Aaron Woodley, et c'est aussi là qu'on assiste à la dérive graduelle (fort triste si on est d'humeur sombre) du pauvre orphelin, dont la réalité et les fantasmes s'interpénètrent de plus en plus, y compris sur l'écran du cinéma qu'il fréquente.



Photo : Badstone Films

164

Côtoyant constamment le dramatique, le comique se manifeste surtout durant les vols, flirtant avec le ton des films de série Z – je pense en particulier à la scène dans la morgue de l'hôpital, où Chep espère d'abord se procurer un doigt. L'enquêteur de police, avec sa passion pour les comédies musicales, contribue aussi à alléger le ton.

Les acteurs viennent le plus souvent du domaine de la télévision, par exemple Matt Servitto, souvent vu dans **Law and Order** ou **The Sopranos**.

Filmé en vidéo haute définition, le film baigne généralement dans une ambiance claire-obscur où domine parfois une lumière rose-sépia, et où les accessoires les plus disparates ajoutent une forte dose d'étrangeté. Les homoncules qui hantent Chep s'avèrent de plus en plus complexes et troublants dans leur composition.

Des mises en abyme, impliquant la maison de poupées qui sert de hobby à Fran, ou encore le film dont Fran est directrice artistique, viennent donner à l'ensemble un ton lynchien. Cependant, les scènes bizarres sont plus souvent pittoresques que sinistres.

Au total, j'ai vu là un excellent premier film ; pour moi, du moins, le nom de Woodley sera désormais à surveiller. [Daniel Sernine]

Bientôt à l'affiche

Heureusement, le cinéma à suspense renaît dès que les classes recommencent. Au programme du prochain trimestre : **Hollywoodland** et **The Black Dahlia** (une histoire familière aux fans de James Ellroy), une paire de films explorant d'authentiques crimes tirés de l'histoire de Los Angeles. Toujours dans un registre historique, **Flyboys** s'intéresse aux pilotes de chasse de la Première Guerre mondiale alors que **Fearless** nous ramène en Chine au tournant du vingtième siècle.

Ce ne serait pas un automne sans une flopée de prétendants aux Oscars. Les fans de Martin Scorsese tremblent déjà d'anticipation devant **The Departed**, surtout qu'il s'agit d'un remake américain de l'excellent thriller chinois **Infernal Affairs**. Mais dans la course aux Oscars, il ne faudrait pas oublier **Flag Of Our Fathers**, une collaboration Eastwood/Haggis explorant la vie de soldats ayant combattu à Iwo Jima.

Sans compter les films qui ne seront assurément pas dans la course aux Oscars : **Saw III**, le plus récent épisode de la série d'épouvante ; l'adaptation des jeux vidéos **DOA : Dead or Alive** ; le film d'action typique **The Marine**, produit sous les auspices de la ligue de lutte WWE ; ainsi que **Alex Rider : Operation Stormbreaker**, adapté d'une série de romans extrêmement populaires pour adolescents britanniques.

Mais pour la plupart des cinéphiles, l'automne 2006 sera surtout celui du retour de James Bond dans **Casino Royale**, un film qui promet une remise à neuf de la série Bond dans une veine plus sombre et fidèle aux romans d'Ian Fleming.

Prometteur. Mais en attendant, bon cinéma !

- Christian Sauvé est informaticien et travaille dans la région d'Ottawa. Sa fascination pour le cinéma et son penchant pour la discussion lui fournissent tous les outils nécessaires pour la rédaction de cette chronique. Son site personnel se trouve au <http://www.christian-sauve.com/>.
- Daniel Sernine est écrivain, critique, directeur de la revue *Lurelu* et directeur littéraire de la collection Jeunesse-pop chez Médiaspaul. Membre régulier de la chronique « Sci-néma » de la revue *Solaris*, sa grande connaissance des genres et son amour du septième art en font un invité de marque pour cette chronique.



L'Académie du crime

NORBERT SPEHNER

Quoi de neuf à propos du roman et du film policiers ? Cette rubrique, qui se veut le pendant « non-fiction » de celle que vous trouvez dans le volet papier d'*Alibis*, « Le Crime en vitrine », vous propose un choix d'études internationales sur divers aspects du récit et du film policier.

La bibliographie est divisée en deux parties : les études littéraires, qui portent donc sur la littérature policière proprement dite, et les essais qui traitent du cinéma ou de la télévision.

Note importante : afin d'éviter les dédoublements, les études et les essais qui, jusqu'à maintenant, étaient recueillis et ajoutés aux dossiers bibliographiques disponibles sur le site Internet, sont désormais répertoriés uniquement dans cette rubrique.

LITTÉRATURE

AMBROISE-RENDU, Anne-Claude
Crimes et délits. Une histoire de la violence de la Belle Époque à nos jours
Paris, Nouveau Monde, 2006, 383 pages.

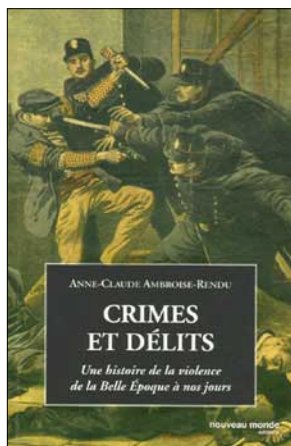
ARNAUD, Noël (dir.)
Dossier de l'affaire « J'irai cracher sur vos tombes »
Paris, C. Bourgois, 2006, 523 pages.

Contient la sténographie du procès de Boris Vian devant la 17^e Chambre du Tribunal correctionnel de la Seine, 1950, ainsi que le texte de la pièce de Boris Vian et celui du scénario de Boris Vian et Jacques Dopagne pour le film tiré du roman.

BACHER, Christina (dir.)
Art in Crime, Kalender für Kriminalliteratur 2007

Marburg, Daedalus Verlag, 2006, 160 pages.

Plus qu'un simple calendrier, cet ouvrage propose une bibliographie thématique (Le crime et l'art) ainsi que des listes de sites webs, de librairies spécialisées, de festivals et de congrès, etc.



BATTISTI, Cesare

Ma cavale

Paris, Grasset/Rivages, 2006, 374 pages.

Préface de Bernard-Henri Lévy.

Postface de Fred Vargas.

Les mémoires d'un ex-terroriste, devenu écrivain de polar, condamné à la prison à vie en Italie et réfugié en France. Actuellement en cavale...

BAUDOU, Jacques (prés.)

Agents secrets dans la guerre froide

Paris, Omnibus, 2006, 988 pages.

Cette anthologie, la troisième d'une série consacrée aux chefs-d'œuvre du roman d'espionnage, contient des œuvres de Ian Fleming, Egon Hostovsky, John P. Marquand, Len Deighton et Adam Hall, avec une préface de Jacques Baudou et une présentation des auteurs.

BILIPO (coll.)

Les Crimes de l'année

Paris, Bibliothèque des littératures policières, 2006, 231 pages.

Cette quinzième livraison fait la recension critique des polars publiés en France entre août 2004 et août 2005.

BISHOP, Claudia & Don BRUNS (eds.)

A Merry Band of Murderers

Scottsdale (AZ), Poisoned Pen Press, 2006, 264 pages.

Anthologie thématique (polar et musique) dont la première partie est théorique, avec articles sur la musique dans le polar + entrevues + CD avec des compositions musicales des auteurs.

CHAREST, Danielle

Crimes suspects: femmes et hommes dans le roman policier

Paris, Pepper (Sexualité et société), 2006, 342 pages.

La romancière québécoise ultra-féministe examine les rapports hommes/femmes dans le roman policier.

EVANOVICH, Janet

How I Write: Secrets of a Serial Fiction Writer

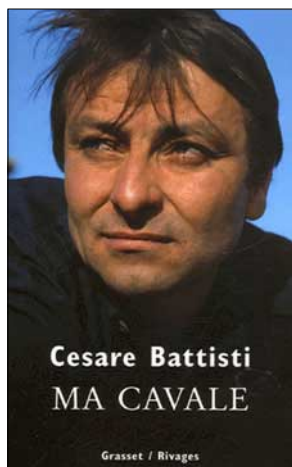
New York, St. Martin's Griffin, 2006, 264 pages.

FENSKE, Ute & Christian RÜHLE (dirs.)

Rund um Krimis. Kopiervorlagen für den Deutschunterricht

Berlin, Cornelsen Verlag, 2006, 80 pages.

Ouvrage pédagogique à l'intention des enseignants. Introduction au polar.



FISHER, Dennis

Le Da Vinci Code : distinguer les faits de la fiction

Trois-Rivières, Impact (Découverte), 2005, 32 pages.

FRISCH, Christine

Modernes Aschenputtel und Anti-James Bond : Gender-Konzepte in deutschsprachigen Rezeptionstexte zur Liza Marklund und Henning Mankell

Huddinge, Södertörn ögsk., (Södertörn Academic Studies), 2005, 88 pages.

GEORGE, Elizabeth

Mes secrets d'écrivain : écrire un roman, ça s'apprend !

Paris, Presses de la Cité, 2006, 325 pages.

HINDERSMANN, Jost (dir.)

Fjorde, Elche, Mörder. Der skandinavische Kriminalroman

Wuppertal, NordPark Verlag, (Krimikritik 6), 2006, 284 pages.

JOUR, Jean

Simenon

Greus-sur-Loing, Pardès, 2005, 127 pages.

KASPER, Beate

Die Emanzipation der englischen Detektivlady. Von Agatha Christies Miss Marple bis zur Liza Codys Catcherin Eva Wylie

dans *Neues Forum 2*, Verlag für Wissenschaft und Kunst, 2005.

« Biographies » de quelques détectives féminins anglais.

LACOURBE, Roland (dir.)

Rendez-vous avec la peur

Nantes, L'Atalante, (Insomniaques et ferroviaires), 2006, 552 pages.

Roland Lacourbe présente l'intégrale (tome 1) des pièces radiophoniques de John Dickson Carr : 22 dramatiques produites entre 1943 et 1955 + deux pièces hors séries.

MARCADET, Patrick

La Normandie de Gaston Leroux

Condé sur Noireau, Charles Corlet, 2005, 64 pages.

PEYRONIE, André

« Le Nom de la rose » : du livre qui tue au livre qui brûle : aventure et signification

Rennes, Presses Universitaires de Rennes, (Interférences), 2006, 216 pages.



RODRIGUEZ LOZANO, Miguel G. & Enrique FLORES (dirs.)

Bang! Bang! pesquisas sobre narrativa policiaca mexicana

Mexico, UNAM, Instituto de Investigaciones Filologicas (Letras del siglo XX), 2005, 181 pages.

Étude globale du polar mexicain, avec emphase sur les œuvres d'Antonio Helu, Rodolfo Usigli, Vicente Lenero, Sergio Pitol, Paco Ignacio Taibo II, Trujillo, Amapara y Parra.

SCHÄDEL, Mirko

Illustrierte Bibliographie der Kriminalliteratur im deutschen Sprachraum: von 1796 bis 1945

Butjadingen, Achilla-Press, 2006, (2 vol.), 510 et 512 pages.

SCHWARTZ, Florian

Der Roman « Das Versprechen » von Friedrich Dürrenmatt und die Filme « Es geschah am hellichten Tag », 1958 und « The Pledge », 2001.

Münster, Lit Verlag, 2006, 163 pages.

Analyse comparative d'un roman de Dürrenmatt et de ses adaptations cinématographiques.

TABACHNIK, Maud

New York, balafres

Paris, Philippe Rey, 2005, 95 pages.

Éloge de New York par une reine du crime française (avec la collaboration du peintre Jeanne Socquet).

TADIÉ, Benoit

Le Polar américain, la modernité et le mal: 1920-1960

Paris, Presses Universitaires de France, 2006, 233 pages.

Histoire et critique du roman policier américain.

TURNER, Tracey

Le Code Da Vinci en 501 questions

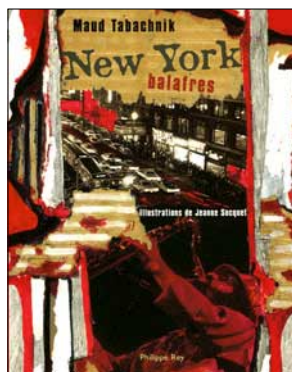
Paris, De la Seine, 2006, 159 pages.

WIGBERS, Melanie

Krimi-Orte im Wandel: Gestaltung und Funktionen der Handlungsschauplätze in Kriminalerzählungen von der Romantik bis in Gegenwart

Würzburg, Königshausen & Neumann, 2006, 264 pages.

Description et fonction des lieux dans le polar.



WITTKOWSKI, Joachim (dir.)
Der Krimi im Ruhrgebiet. Ein Führer für Leser
 Bochum, Germanisches Institut der Ruhr-Universität, 2006, 49 pages.
 Guide de lecture du polar écrit dans la Ruhr (Allemagne).

CINÉMA & TÉLÉVISION

CASILLO, Robert
Gangster Priest: The Italian American Cinema of Martin Scorsese
 Toronto, University of Toronto Press, (Toronto Italian Studies), 2006, 590 pages.

CUSHMAN, Marc & Linda J. La ROSA
I Spy: A History and Episode Guide to the Groundbreaking Television Series
 Jefferson, McFarland, 2006, 432 pages.
 Avec une préface de Robert Culp, vedette de la série avec Bill Cosby.

FELLNER, Markus
Psycho Movie: zur Konstruktion psychischer Störung im Spielfilm
 Bielfeld, transcript-Verlag, 2006, 421 pages.

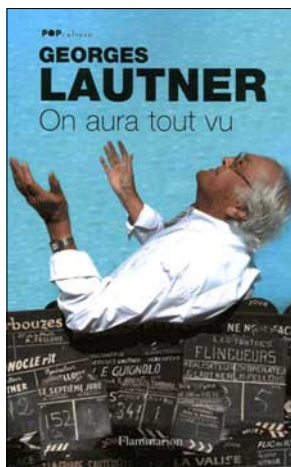
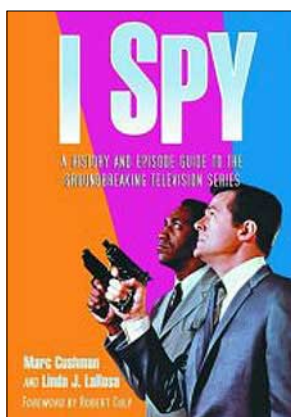
HARE, William
Alfred Hitchcock and the Method of Suspense
 Jefferson, McFarland, 2006, (à paraître).
 Étude de quinze des meilleurs films d'Alfred Hitchcock.

HERZBERG, Bob
The FBI and the Movies
 Jefferson, McFarland, 2006, à paraître.
 Sous-titré : « A History of the Bureau on Screen and Behind the Scenes in Hollywood »

HICKETHIER, Knut (dir.)
Filmgenres: Kriminalfilm
 Stuttgart, Reclam Verlag, (Universal-Bibliothek, Film Genres), 2005, 370 pages.

HUGHES, Howard
Crime Wave: The Filmgoer's Guide to Great Crime Movies
 London, Tauris, 2006, xxviii, 236 pages.

LAUTNER, Georges
On aura tout vu
 Paris, Flammarion (Pop Culture), 2006, 275 pages.
 Mémoires d'un cinéaste français qui a réalisé de nombreux films policiers.



MESCE, Bill Jr.

Overkill: The Rise and the Fall of Thriller Cinema

Jefferson, McFarland, 2006, (à paraître).

ORR, John

Alfred Hitchcock and Twentieth-Century Cinema

London, Wallflower, 2005, vii, 207 pages.

RAFTER, Nicole Hahn

Shots in the Mirror: Crime Films and Society

Oxford & New York, Oxford University Press, 2006, xiii, 265 pages.

SCHMITZ, Werner

Die Profis. Auf den Spuren des C15. Das grosse Buch zur Serie

Berlin, Schwarzkopf & Schwarzkopf, 2006, 541 pages.

Présentation de la série télévisée britannique *The Professionals*, créée en 1981 et diffusée en 57 épisodes.

STRAUSS, Marc Raymond

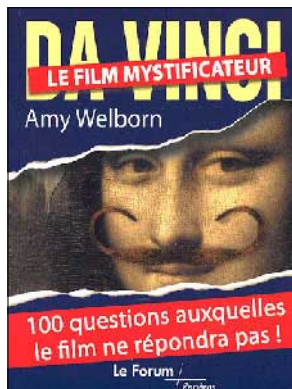
Hitchcock Nonetheless: The Master's Touch in His Least Celebrated Films

Jefferson, McFarland, 2006, (à paraître).

WELBORN, Amy

« Da Vinci », le film mystificateur: 100 questions auxquelles le film ne répondra pas

Perpignan, Le Forum diffusion (Repères), 2006, 76 pages.





ENCORE DANS LA MIRE

de

Marie Claude Mirandette, Richard D.
Nolane, Jean Pettigrew, Norbert
Spehner, François-Bernard
Tremblay

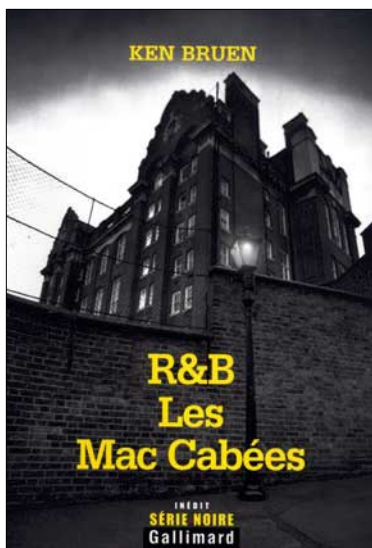
Attention, flics de choc...

Les voilà, accrochez vos ceintures, ça va barder dans les chaumières, ils sont de retour, les ripoux à faire pâlir tous les ripoux, l'inspecteur James Robert et le sergent détective Tom Brant, alias R & B, dans *R & B: Les Mac Cabées*, de Ken Bruen, le champion incontesté toutes catégories de l'humour noir, très noir. À vrai dire, j'ai rarement lu un polar aussi cyniquement drolatique et jubilatoirement grinçant que ce bijou d'impertinence paru dans la Série noire. Bruen écrit parfois des horreurs, mais son style sec comme un pet de buse, ses dialogues acérés font agréablement passer la pilule.

Or donc, Roberts et Brand ont de nouveaux problèmes. L'inspecteur principal Roberts est à la poursuite de l'assassin de son frère, un dénommé Tommy Logan, une petite frappe londonienne teigneuse qui est en train de gravir les échelons de la hiérarchie

criminelle. Pour le coincer, Roberts devra faire preuve de patience, d'intelligence et de ruse et le malheureux Tommy ne perd rien pour attendre. Pendant ce temps, Brant et Falls, une inspectrice aussi noire que jolie, sont chargés de traquer un violeur en série qui sévit dans les boîtes de nuit du coin. Quand ils réussissent à mettre la main au collet de l'infâme, il s'en suit une scène qui fera grincer des dents à plus d'un lecteur *politiquement correct* car Brant agit dans la réalité comme nous le ferions dans nos pires fantasmes débridés de gens civilisés respectueux de la loi, à la morale irréprochable mais qui, dans le fond, aimeraient donc que (censure!)... Brant, lui (ou Roberts), n'a pas ces scrupules de petit bourgeois. Il agit.

Ken Bruen sait faire passer les pires horreurs grâce à son style particulier (très jazzé), ses dialogues punchés et une description très réaliste du monde brutal dans



lequel évoluent les protagonistes. Certes, pour Brant et Roberts, la ligne qui sépare le bien du mal est aussi floue que les discours mensongers et nébuleux de certains de nos politiciens, mais comme le dit l'adage populaire, « On n'attrape pas les mouches avec du vinaigre » et on ne capture pas un mafieux en lui lisant les Évangiles. Brant et Roberts sont plus proches des brutes qu'ils poursuivent que du citoyen ordinaire. Le génie de Bruen, c'est de nous les rendre sympathiques malgré tout car ces flics hors norme ne sont pas de quelconques charlots musclés, rapides sur la gâchette. La tragédie n'est jamais loin et il leur arrive régulièrement d'encaisser des coups très durs, d'où cette carapace de cynisme et de fatalité qu'ils affichent en tout temps.

Ce troisième volet des aventures de R & B est une expérience de lecture assez spéciale. Signalons en terminant qu'un autre roman de Bruen est paru récemment dans la même collection. Il s'agit de *Toxic Blues*

(Une enquête de Jack Taylor), deuxième volet (après le très original *Delirium Tremens*) des aventures de ce privé toxicomane et alcoolique qui flambe sa vie comme on craque une allumette mais qui est aussi, dieu merci, le roi de l'absurde et un grand tendre. (NS)

R & B : Les Mac Cabées

Ken Bruen

Paris, Gallimard (Série Noire), 2006, 168 pages.



Sea, Sex & Sun...

Dans le sillon des populaires romans de complots au sein de l'église et des sectes de tout acabit, Giacometti et Ravenne proposent le polar franc-maçon, genre à travers lequel ils exposent, en plus de l'intrigue de mise dans tout bon polar, certaines pratiques des loges maçonniques. On dit — mais est-ce là une première volonté de forger la légende ? — que l'aventure aurait débuté par un différend entre amis : Ravenne est maçon, Giacometti pas et se fait un honneur de se tenir à distance de toute obédience, ce qui aurait été le ferment de nombreuses conversations qui se prolongèrent bientôt en écriture puis en roman, pour le plus grand plaisir des amateurs de ce sous-genre nouveau.

La Conjuración Casanova, second titre de ces duettistes français, propose une intrigue permettant au néophyte de pénétrer les arcanes de la franc-maçonnerie, mouvement des plus occultes qui accueillit en ses rangs Mozart et Franklin, pour ne nommer qu'eux. Signe des temps ce goût pour le complot historique teinté qui de religieux, qui de mystique, voire des effluves des sectes les

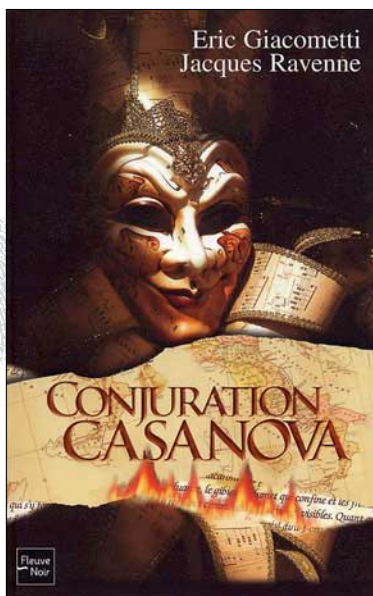
plus célèbres de l'histoire occidentale ? Probablement, mais force est de constater qu'il y a chez ces auteurs une aisance de l'écriture et un humour qui insufflent au récit un degré de vérisme plus satisfaisant que chez la plupart des pisse-copies fréquentant depuis quelque temps ce genre de récit... et dont on se plaît même, en cours d'intrigue, à mentionner l'existence en un clin d'œil plein de malices...

Marcas, le flic parigo de ce duo hors norme, appartient à une loge du « Grand Orient ». C'est un pur qui croit sans faillir aux sacro-saintes valeurs républicaines et aux bienfaits de sa laïcité. À chaque enquête, on lui coltine un néophyte ès franc-maçonnerie à qui il s'acharne à expliquer les idéaux de ses frères, mais aussi leurs dérives. Après une première enquête sur fond de relations entre nazis et franc-maçons (*Le Rituel de l'ombre*), Marcas reprend du service cette fois dans un récit qui fait la

part belle aux sectes de tout acabit. On y découvre un étrange et séduisant gourou, Dyonisos, se réclamant de Casanova, qui recrute ses adeptes en leur promettant l'extase ultime telle que décrite dans un manuscrit secret du séducteur vénitien. Mais au rêve de nirvana sexuel et de jeunesse éternelle succède brutalement une réalité tout autre : celle d'un bûcher où Dyonisos sacrifie ses recrues afin de les rendre... immortelles.

C'est avec ce surprenant incident au cœur d'un groupe d'adeptes de la *Magia Erotica* que débute l'action de ce roman. Flairant de possibles liens entre une affaire sur laquelle il travaille à Paris — la mort, inexplicable, de la maîtresse d'un important ministre alors qu'ils venaient de faire l'amour —, un cas étonnement similaire en Espagne dont on lui refuse l'accès au dossier — le décès subit d'une star de la chanson au terme d'une torride nuit avec sa femme — et l'immense bûcher humain érigé sur une plage sicilienne, Marcas mène l'enquête. Car le hasard qui fait si bien les choses le met en contact avec l'unique survivante — la nièce d'un frère maçon — de l'horrible rituel dont on se demande s'il s'agit d'un suicide collectif ou d'un horrible massacre prémédité.

Rapidement, Marcas remonte la filière jusqu'à Dyonisos, évasive et énigmatique figure de « maître de secte » doublé d'un richissime collectionneur qui a récemment acquis, à très fort prix, un manuscrit inconnu de Casanova lors d'une vente publique. Le séducteur vénitien y relate une expérience qui l'aurait mené à l'extase absolue, expérience sur laquelle le « Dieu soleil » a justement fondé son « abbaye » dont la devise est : « Fais ce que tu voudras ». La chance étant du côté de Marcas, une collègue de



travail, elle aussi franc-maçon, est justement spécialiste des sectes et le met rapidement sur la piste des émules d'un certain Aleister Crowley, excentrique anglais du siècle dernier qui, dans le sillon de Casanova, avait fondé une secte apocalyptique de magie rituelle où le sexe occupait l'espace central. La table est désormais mise pour un festival de poursuites, de jeu de cache-cache et de révélations surprenantes, sur fond de sexe débridé.

Littérature, sectes, sexe, fric et pouvoir, tous les ingrédients sont là pour un bon petit divertissement estival, ce qu'ont habilement réussi Giacometti et Ravenne, malgré quelques lieux communs et retournements prévisibles. (MCM)

Conjuration Casanova

Éric Giacometti et Jacques Ravenne
Paris, Fleuve Noir, 2006, 445 pages.

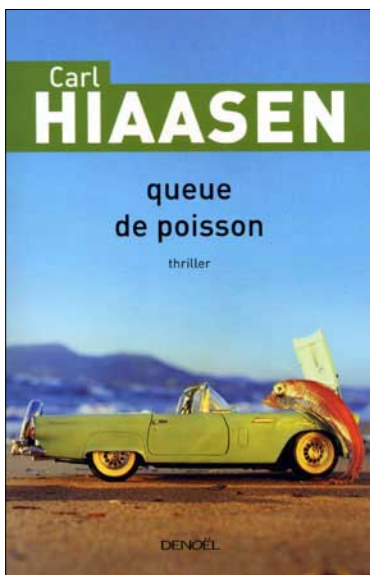


Humour acide et vengeance sadique...

Je croyais faire partie de ce groupe sélect et rétro de trois ou quatre amateurs de polars qui n'avaient encore jamais lu de roman de Carl Hiaasen quand je suis tombé sur un article du *Nouvel Observateur* (6-12 juillet 2006) intitulé « Ces best-sellers que la France boude » dans lequel j'ai appris que cet auteur faisait partie, avec Dean Kontz et James Patterson, de ces auteurs qui ne percent pas en traduction. Alors qu'aux États-Unis chaque titre de Hiaasen atteint des centaines de milliers d'exemplaires, en France, il s'en écoule péniblement entre 4000 ou 6000 exemplaires. Étrange ! J'ai donc décidé de me faire une idée et j'ai lu *Queue de poisson*, son sixième roman à paraître chez Denoël. Au-delà des

préoccupations environnementales bien réelles de Hiaasen, qui se bat contre la destruction inexorable des Everglades, inquiétude qui transparait dans tous ses bouquins, *Queue de poisson* est une œuvre satirique, drôle, dans la lignée des romans de Westlake, quoique un tantinet moins burlesque.

Chaz Perrone est probablement le pire docteur en biologie de cette fichue planète, lui qui ne sait même pas dans quelle direction coule le Gulfstream (de haut en bas, comme chacun sait !). Chargé de vérifier les taux de phosphate dans un coin sinistre des Everglades peuplé de serpents et de crocodiles, il falsifie outrageusement les données au profit d'un groupe agroalimentaire dirigé par une sombre crapule du nom de Hammernut. Quand il croit que sa femme Joey a découvert sa combine (il est grassement rémunéré pour sa fraude), il décide de l'éliminer et profite d'une croisière



romantique pour la balancer par-dessus bord. Mais voilà, adepte de la natation, sa femme survit. Elle est recueillie par un ex-flic plutôt sympathique, survivant de trois mariages, et tous les deux, ils décident de la venger. Non, elle ne dénoncera pas Chaz aux flics, mais lui prépare plutôt un chien de sa chienne. S'en suivent des centaines de pages de péripéties drolatiques où le pauvre Chez en voit de toutes les couleurs et où le lecteur, un peu éberlué, rencontre un inspecteur de police plutôt bizarre, propriétaire de deux pythons, un truand simiesque au bon cœur et une foule de joyeux ziques qui participent chacun au calvaire du malheureux mari. Il y a des moments épiques (quand Chaz se met au Viagra avec des résultats inattendus, quand les pythons de l'inspecteur décident de se donner un petit congé, etc.), des moments de tendresse aussi (quand l'étrange brute Toole rencontre la vieille Maureen qui se meurt d'un cancer).

Une excellente lecture de plage, avec en prime une fin toute en finesse où la morale est sauve et les méchants punis à leur juste valeur. Aux États-Unis, Carl Hiaasen est une star et ses romans sont des succès internationaux. Il vit en Floride et collabore au *Miami Herald*. (NS)

Queue de poisson

Carl Hiaasen

Paris, Denoël, 2006, 486 pages.



Le sport, à la vie, à la mort !

Qui, déguisé en arlequin, a tué Michel Albans, directeur financier adjoint de l'USAP, le célèbre club de rugby de Perpignan ? Albans préparait discrètement un « gros

coup » pour prendre la direction de cette institution sportive de premier plan et chacun sait que l'argent tue aussi sûrement dans le sport qu'ailleurs... À commencer par le lieutenant de police Nuria Puigbert qui a demandé sa mutation de Paris à Perpignan après le décès de son mari et qui a conscience que cette enquête est peut-être le dernier moyen qui lui reste pour accélérer un avancement qui se fait attendre. Et puis le rugby étant dans sa famille une religion tout autant que dans le reste de la région, elle est peut-être mieux placée que ses collègues pour essayer de démêler le mystère... Mais rien n'est simple dans le crime et Nuria voit filer une à une entre ses doigts toutes les pistes qui se présentent alors que la pression s'accroît sur elle.

Les liens suspects, pour ne pas dire plus, entre certains sports médiatiques et l'argent plus ou moins propre, ont déjà fourni bien



des idées aux auteurs de romans policiers et aux scénaristes de la télévision et du cinéma. Mais le rugby n'avait pas encore fait son apparition dans la liste noire des sports « pourris », comme disent les puristes, égratignés par le polar. Voilà qui est fait sous la plume de Philippe Ward, grand amateur doublé d'un excellent connaisseur du milieu du ballon ovale et pour qui l'écriture de *Meurtre à Aimé Giral* s'est présenté comme un défi à relever. Car Philippe Ward est surtout connu pour d'excellents romans fantastiques, bien éloignés des stades de rugby catalans, ainsi que pour sa direction de la collection « Rivière Blanche », qui a ressuscité l'esprit du Fleuve Noir « Anticipation ». Mais il a su passer avec brio d'un genre à l'autre et il fait toucher du bout du doigt ici le désarroi qui s'empare de tous ceux qui voient leur sport favori (et qu'ils soutenaient avec ferveur) passer de l'esprit de Pierre de Coubertin à celui de Wall Street. Bien des gens au Canada ont ressenti cela il y a des décennies quand le hockey est devenu un vulgaire spectacle de millionnaires casqués...

Donc, un bon premier essai marqué dans le roman policier par Philippe Ward avec cette histoire humaine et attachante publiée dans une collection en poche agréablement présentée par un éditeur régional à la hauteur. Et grâce en soit rendue à Internet, on peut se le procurer par courrier chez toutes les grandes librairies en ligne de France. (RDN)

Meurtre à Aimé Giral

Philippe Ward

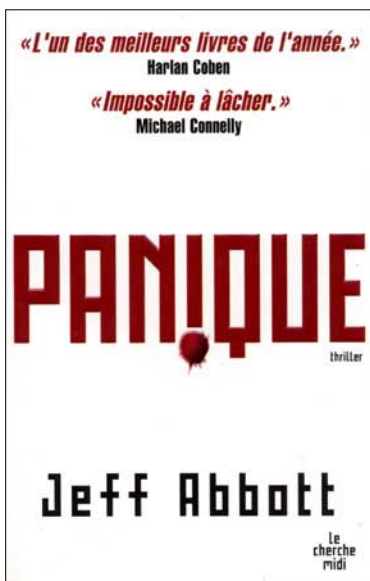
Perpignan, Mare Nostrum (Les Polars Catalans), 2006, 168 pages.



Une réputation gonflée aux hormones médiatiques

Panique est le huitième roman de Jeff Abbott (un neuvième, *Fear*, vient de paraître aux États-Unis) et sur la page couverture nous avons de chaudes recommandations de Harlan Coben qui affirme que c'est là « l'un des meilleurs livres de l'année », rien de moins, alors que Michael Connelly affirme que c'est un roman « impossible à lâcher ». Si vous n'avez jamais lu de polar ou de roman d'espionnage de votre vie, vous serez peut-être d'accord avec ces deux affirmations. Dans le cas contraire, ça m'étonnerait beaucoup... Pour ma part, je ne vois là qu'une opération commerciale de plus, car ces compliments sont loin d'être justifiés...

Au mieux, *Panick* se lit comme un banal script de film d'action de série B. Les premières pages sont bien punchées, mettent en place un mystère à la Harlan Coben : un



jeune cinéaste dont la carrière est en train de décoller reçoit un coup de téléphone de sa mère qui lui demande de venir la retrouver toutes affaires cessantes. Lorsqu'il arrive chez ses parents, il trouve sa mère sauvagement assassinée et échappe de peu à une tentative de meurtre. À partir de là, les scènes d'action vont s'enfiler comme saucisses dans un pique-nique jusqu'au final convenu et sans surprise. Il n'y a guère de temps mort dans ce thriller d'espionnage et pourtant je l'ai trouvé longuet, invraisemblable et peu original. L'innocent pourchassé-pour-on-ne-sait-quelle-mauvaise-raison par des agents secrets qui veulent sa peau, on a déjà lu mieux que ça, notamment sous la plume efficace de Robert Ludlum qui reste le maître incontesté du genre. On a bien du mal à croire en la transformation du héros Evan Casher qui, du jour au lendemain, devient une sorte de James Bond qui échappe constamment à ses poursuivants, fait le coup de feu comme un pro et surmonte tous les obstacles. Rien de nouveau non plus avec le sac de nœud que forment les divers assaillants dont on ne sait trop s'ils sont de la CIA, du FBI, *free-lance*, d'une organisation secrète, etc. Même Dezz Jargo, le tueur psychotique, on connaît bien...

Bref, rien de nouveau sous le soleil, que du déjà-lu et pas du meilleur ! Je préfère les intrigues subtiles de Harlan Coben qui sait soigner le suspense et un certain mystère (ici, pas de surprise, dès les premières pages on sait le pourquoi des choses : des fichiers informatiques que les méchants veulent récupérer mais dont le héros ignore l'existence — autre schéma convenu). Quant aux personnages, ils m'ont laissé froid. Ce ne sont que des marionnettes, certaines à la limite de la caricature. En définitive, ce roman pêche par manque d'originalité, de

vraisemblance, par excès de longueur (d'où répétitions lassantes de certaines scènes d'action) et j'ai eu quelque difficulté à le terminer.

Ce ne sont pas les quelques révélations juteuses qui apparaissent dans le dernier tiers qui sauvent cette histoire, déjà mille fois racontée, de la médiocrité. Dommage, car il est évident qu'Abbott a du métier, bien servi par un style nerveux. Au fait, ceci explique peut-être cela : les droits d'adaptation pour le cinéma ont déjà été cédés à un producteur. À suivre... (NS)

Panique

Jeff Abbott

Paris, Le Cherche Midi, 2006, 422 pages.

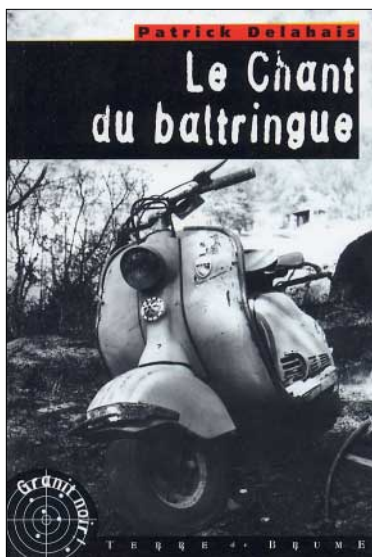


La bastringue, la bastringue !

Baltringue : *Bouffon, incompétent, personne méprisable.*

Après *Brindezingue* publié en 2000 (réédité en 2005) et *Les Diables rouges* en 2001, Patrick Delahais propose *Le Chant du baltringue*.

D'un côté il y a Léo : Rmiste (sur l'aide sociale) pas mal convaincu et pilier de taverne qui passe le plus clair de son temps à pratiquer le rugby en dernière division dans un club pourri tout en montant des arnaques foireuses. La dernière en lice consiste à emprunter du matériel photographique haut de gamme à un copain afin de se rendre au célèbre Bois de Boulogne prendre quelques clichés compromettants de notables en pleine action, le but évident étant de les faire chanter et de récolter les beaux billets. De l'autre côté, il y a Potier qui se construit un petit domaine en région bordelaise en droguant tout ce qu'il trouve



de clochards, contrôlant bientôt une vraie belle petite secte dont il devient le gourou. Ajouter à cela un inspecteur *un peu* (lire beaucoup) con, deux cousins gitans et *dealers* de drogues qui n'ont absolument rien à envier à Rambo, et l'on est fin prêt pour danser la bastringue sous le chant du baltringue.

Ce qui frappe d'abord lorsqu'on amorce la lecture de ce livre, c'est le parler populaire français du *zonard* Léo Dvorak avec lequel on jingle un peu dans les premières pages. Bien sûr, cela coule de source plus on est initié. Monde de bassesses où la pourriture apparaît à chaque coin de rue, on pourrait croire le roman noir et très dur, mais l'auteur préfère nous mener vers l'anecdote, ce qui rend le texte propice aux situations loufoques.

Attention ! C'est du bon ! Rapidement, Delahais nous met de connivence et on l'accompagne volontiers dans ses excès puisqu'il a tout même le mérite de res-

pecter les codes d'usage du genre. Un bon moment de lecture si on cherche la légèreté. (FBT)

Le Chant du baltringue

Patrick Delahais

Rennes, Terre de brume (Granit noir 41), 2006, 310 pages.



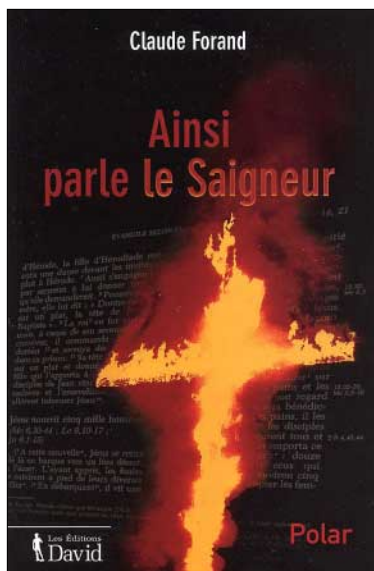
Mon doux Seigneur !

Claude Forand n'en est pas à ses premières armes dans le roman policier. En 1999, il publiait *Le Cri du chat*, un roman qui, selon Norbert Spehner (voir *Le Roman policier en Amérique française*, Alire, 2000), avait fait l'unanimité auprès de la critique. *Ainsi parle le Seigneur*, son deuxième roman, met en scène le même enquêteur, Roméo Dubuc.

Le Seigneur est-il le dernier gardien du catholicisme pur au Québec ? Est-il envoyé par Dieu pour punir les brebis égarées ? Est-il une sorte de gourou ? Un fanatique religieux ? Un fou ?

En tout cas, il vient de faire de deux adolescents ses premières victimes en incendiant la voiture dans laquelle ils faisaient l'amour. L'enquête policière n'avancera pas assez rapidement pour empêcher le Seigneur de frapper à nouveau et la police ne sait plus trop où donner de la tête. C'est un détective privé qui apportera son aide aux policiers, mais ils se pourraient bien que ce soit justement des gens bien connus de la police qui soient visés la prochaine fois, comme par exemple la belle journaliste Manon Pouliot.

Somme toute, *Ainsi parle le Seigneur* se laisse assez bien lire. Claude Forand possède une plume agréable et il sait bien



créer le suspense en manipulant les événements qui vont ferrer le lecteur jusqu'à la fin.

Il y a cependant de malheureux irritants parsemés tout au long du texte. Par exemple, le fait que les enquêteurs d'une petite ville du Québec continuent de mener une enquête sur un tueur en série sans obtenir grand renfort de leurs collègues spécialistes des grandes villes est plutôt loufoque quand on connaît l'importance des divers métiers de la police d'aujourd'hui. En plus, c'est à un privé, que personne ne connaît, que l'on fait ouvertement confiance pour faire avancer l'enquête qui piétine. Il y a aussi ce policier qui se fait tabasser dans un bar par deux trois petites brutes de l'endroit sans que personne ne lève le petit doigt, et des hasards un peu trop « organisés » qui viennent en aide à la police, ou encore le fait qu'on dise à une personne de retourner vivre avec son ancien chum et qu'elle réponde : « Vous parlez avec sagesse. Ça mérite réflexion. »...

Bref, même si je sais que ce roman peut et pourra plaire à plusieurs... alors moi, je vous le dis tout net : j'ai carrément décroché. (FBT)

Ainsi parle le Saigneur

Claude Forand

Ottawa, David (Voix narratives et oniriques), 2006, 209 pages.



Plus SF que polar

On connaît l'engouement créé par la publication en français de la série des *Hommes de paille*, qui a fait un malheur ici comme en France. J'ai d'ailleurs parlé en ces pages de l'intérêt de chacun des trois volumes parus. Quand j'ai appris la sortie de deux nouveaux titres du sieur Marshall, je me suis donc précipité, non sans me dire qu'il y avait anguille sous roche : « deux » nouveautés en même temps, voilà qui est plutôt louche ! Puis j'ai vu les illustrations de couvertures, qui rappellent un peu celles de la série publiée chez Michel Lafon, et j'ai lu les quatrièmes. C'est à ce moment que j'ai compris.

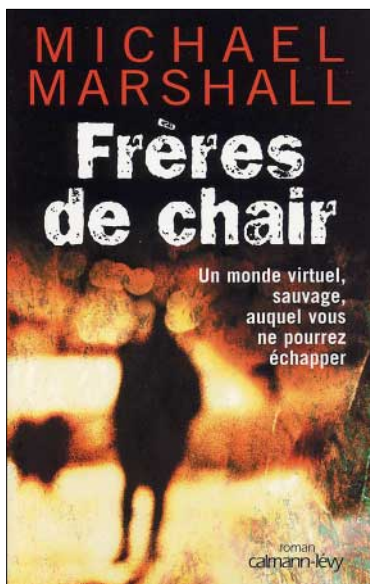
Frères de chair et *La Proie des rêves* ne sont pas des nouveautés, mais la réédition d'ouvrages que j'avais lus voici quelques années. L'auteur d'alors s'appelait Michael Marshall Smith (vous me suivez ?), un jeune prodige de la science-fiction anglaise dont on vantait la puissance de la plume et l'originalité débridée de son imagination. Ces deux titres avaient été traduits au départ dans la collection « Suspense » de Calmann-Lévy, avant d'aboutir en format poche dans la collection SF chez Pocket.

En 2006, l'éditeur les relance donc en grande pompe dans l'espoir que tous les

inconditionnels de la série de Marshall se précipitent sur ces « nouveautés » qui, disons-le d'emblée, sont de remarquables romans de... science-fiction. Dans lesquels, certes, on trouve ce qu'on peut appeler, à la rigueur, une trame polar, mais attention ! si vous n'avez jamais lu de science-fiction, vous allez trouver que ça déménage pas mal du neurone dans ces nouvelles intrigues de Marshall. Prenons comme exemple *Frères de chair*...

Dans quelques siècles : New Richmond est une mégapole mobile de deux cents étages. C'est en ses murs que Jack Randall, ex-cop, retourne avec six « alters » — des clones qui servent de pièces de rechange —, fuyant la Ferme qu'il a opérée pendant cinq ans et où il a tenté de donner une vie décente à ces humains sans statut. Randall s'est réfugié chez un ancien collègue, Hal, mais alors qu'il est sorti, la place est attaquée par des inconnus. À son retour, Randall trouve le cadavre de Hal et Suej, l'une des alters, qui a échappé au carnage.

Dès lors, Randall tente de récupérer les alters kidnappés, mais aussi de tuer Vinaldi, un des truands notoires de la mégapole qui a assassiné sa femme et sa fille, ce qui avait provoqué à l'époque le départ de Randall. Cependant les choses se compliquent quand Randall comprend que Vinaldi, lui aussi, est menacé par les mystérieux agresseurs qui lui en veulent. Tout en tentant désespérément de comprendre qui est derrière tout ça, Randall perçoit de plus en plus des manifestations de la Brèche, un étrange espace virtuel qui a été le théâtre d'une guerre délirante. Or, Vinaldi, tout comme lui, a été dans la Brèche comme soldat. Faisant fi de leur haine, les deux hommes mettent en commun leurs informations et



retournent dans cet espace infernal afin de retrouver les alters, pour l'un, et d'éliminer ses poursuivants, pour l'autre. Mais cette virée dans la Brèche permet surtout de dévoiler une nouvelle couche du mystère, celle de Maxen, l'homme le plus puissant de New Richmond, le propriétaire de l'entreprise qui contrôle les fameuses fermes d'élevage...

De l'excellente science-fiction, vous dis-je, écrite par celui-là même qui nous a donné par la suite la série des *Hommes de paille*. Dans le genre, c'est tout aussi solide, avec la même écriture précise, friande de phrases chocs, de métaphores audacieuses et de dialogues à l'emporte-pièce, le même sens de l'à-propos, la même profondeur de réflexion.

Bref, polar ou science-fiction, Marshall ou Smith, faites comme moi, ne boudez pas votre plaisir ! (JP)

Frères de chair

Michael Marshall

Paris, Calmann-Lévy, 2006, 354 pages.



Qui s'y plonge Chinois !

C'est sans trop savoir à quoi m'attendre que j'ai commencé la lecture de *Sale Cabot*, premier roman traduit de Heinrich Steinfest, un Allemand dont la quatrième de couverture nous dit qu'il est l'un des favoris du public et de la critique Outre-Rhin.

Les cent premières pages m'ont quelque peu désarçonné : toujours en quatrième de couverture, j'avais lu qu'il y serait question d'un détective de Stuttgart, Markus Cheng, un Chinois manchot toujours accompagné d'Oreillard, son chien. Or, plus j'avancais dans ma lecture, plus je me demandais si j'étais dans le bon livre. Certes, je lisais avec intérêt ce qui arrivait à Moritz Mortensen, un écrivain sans envergure et, surtout, sans lecteur, qui, apercevant un homme emprunter ses trois romans à la bibliothèque, ne peut s'empêcher de le suivre. Après quelques

péripéties et beaucoup d'introspection non sans intérêt, la filature se termine, par hasard et au plus grand étonnement (pour ne pas dire plus) de Moritz, par la décapitation de son lecteur... qui ne le sera pas ! Ce n'est qu'après l'annonce que la police a mis la main sur un suspect — qui, à la surprise de Moritz, n'est pas l'assassin — que Mortensen se décide enfin à révéler à quelqu'un ce qu'il sait. Mais comme il craint d'être pris lui-même pour l'assassin, il fait appel à un détective. Et c'est donc à la page 104 qu'il rencontre Markus Cheng et, disons-le, que le polar débute vraiment !

Malgré la lenteur de cette entrée en scène, on ne s'ennuie nullement dans ce roman. D'une part parce que Steinfest, qui écrit fort bien, a le don de camper de façon exemplaire ses personnages et, d'autre part, parce qu'il ne s'empêche pas d'entrer dans le détail, tant et si bien que le lecteur a l'impression de faire partie de l'action au même titre que les protagonistes. Évidemment, si vous êtes un incondicional du *fast track*, qui privilégie l'action au détriment des personnages et des décors, vous aurez tendance à sauter quelques lignes, voire le livre entier. Par contre, en agissant ainsi, vous vous priverez d'une lecture passionnante puisque Cheng et son chien valent vraiment le détour, ne serait-ce que par leur parfaite incongruité tant dans leur apparence, leur style et leur façon d'être.

Pour tout dire, après avoir fait connaissance avec Cheng, j'ai poursuivi avec encore plus de délices mon immersion dans ce polar surprenant, qui réserve des surprises de taille, et ce jusqu'à la fin. Une belle découverte, donc, qui augure bien pour la suite. (JP)

Sale Cabot

Heinrich Steinfest

Paris, Phébus (Rayon noir), 297 pages.

